

Michel Foucault, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*¹

Par **Frédéric GROS**

Professeur de philosophie, Université Paris Est-Créteil

En conférence le 13 décembre

Je voudrais ici évoquer ce livre presque ancien, un demi-siècle déjà, et tenter de comprendre ce qu'il peut nous révéler encore de notre identité, celle d'une civilisation de la raison, identité qu'il faudrait ressaisir, dit Foucault, non pas au clair miroir des savoirs constitués, des conquêtes théoriques, des sciences positives, mais à celui, vertigineux, de la folie et du délire. Non pas alors se demander : mais qu'avons-nous donc pensé, construit depuis des siècles ; plutôt : qu'est-ce que c'est pour nous que l'impensable, que l'impossible à penser ? Voilà l'étrange affaire du livre.

Parce que la folie, c'est la base du livre, son arrière-fond, sa toile grise, la folie dans une première signification, signification qu'il faudra presque aussitôt oublier, signification déroutante, intenable, dans son sens absolu donc, la folie : elle est chaotique, rumeur, murmure indéfini, non-sens. Alors là, certes, la folie n'a pas d'histoire, cette folie océanique, abyssale, et tout énoncé raisonnable, tout contenu de culture est prélevé sur cette mer de feu sans mémoire, ce bruit sans fin du monde, et y replongera : la folie comme poussière, déluge de mots, déchirement continu de l'oubli, aspiration chaotique. Le délire est sans âge. Les contenus changent, les images se transforment, les obsessions évoluent, mais demeure éternel ce mouvement de dislocation chaotique, de fragmentation, d'effondrement du langage et du monde.

Et, là, il faudrait tout de même signaler qu'une littérature, il n'y a pas si longtemps, au moins depuis Artaud et jusqu'à Novarina, a voulu trouver, quand même, dans cette folie comme trou sans fond du langage, pur vertige, dans ce ressac stérile informe, la source de sa voix. Mais cette folie comme absence d'œuvre, absolue marge, il n'en sera plus question. Je ne fais que l'évoquer de loin, mais il n'y a rien strictement à en dire, seulement à l'indiquer : dans le livre, c'est un bref éclair embrasé à l'ouverture et à la fermeture, comme deux seuils impossibles. Ce que Foucault écrira, et qui s'appelle « Histoire de la folie », sera en fait une histoire des captures : comment chaque époque apprivoise, cerne, définit, dessine, détermine, trace un visage de sable.

Il faut donc ce premier mouvement de s'arracher à ce chaos sans âge, de s'extraire, s'exiler définitivement sur les rives d'une parole qui dit quelque chose, la rive des significations : le drame des sens historiques de la folie. Et là se lève la première aurore, une aube : la Renaissance. Renaissance, âge du tumulte, époque des ambiguïtés, c'est le moment de la hantise (hantise, partage, pli) : la folie se vit comme une imagination de la fuite, une paradoxale annonce, une fête cosmique.

On trouve d'abord une myriade hétéroclite de pratiques sociales : voilà le fou ici traité, purgé, saigné, là interné ; et ailleurs simplement toléré aux portes de la ville : figure du seuil, ni dedans ni dehors ; pour finir, confié à des bateliers pour qu'ils l'emportent loin. On le voit donc passant de rue en rue, de ville en ville, de pays en pays, de mer en mer. Et c'est bientôt l'image : Nef des fous, large barque remplie de têtes folles, errant sur des océans vides ; ce thème doucement scintille à la surface de la culture et des pratiques. La folie n'est pas encore une décision de la raison, elle est hantise de l'imagination. Quand le fou s'agite et tremble, les cris qu'il pousse, ses hallucinations vagues, cela suscite des images. Ce qui se trouve alors inquiété par la folie, ce ne sont pas encore les démonstrations du langage, c'est la consistance du réel, la peau du monde qui craque. Ce que la culture reçoit du délire du fou, c'est une question : et si tout cela – les formes du réel, ces volumes, la profondeur, la solidité des pierres, la lenteur du soleil, le calme des étangs –, et si tout n'était qu'un vernis faible, un rideau mince. Il faut gratter un peu, soulever le voile légèrement, racler la première couche et, soudain, soudain à travers une faille, on voit l'arrière-fond mouvant du monde : la multiplication des profondeurs, la tempête des couleurs, le tourbillon des formes, l'accélération des transformations. Ce chaos, ce cauchemar : et si, derrière la platitude des êtres, derrière la monotonie du monde, grouillaient des monstres sans forme ni âge, des viscosités délirantes, des intensités galopantes. Bosch après tout les a vus. La folie, ce n'est pas un problème d'homme, ce n'est pas une affaire de raison, de facultés mentales, de *logos*, la folie, c'est la vérité tragique, occultée, secrète, souterraine du *monde*. Toute cette stabilité des êtres, cette permanence des choses, c'est illusion. Les fous attestent que c'est illusion, car ils devinent, eux, et font deviner les fantômes qui grouillent. Ils voient les choses se disperser en insectes innombrables, gondoler les lignes, trembler les pierres. Expérience tellement terrible, il faudra la réduire, comme elle est difficilement supportable. Les images sont trop fortes, violentes, elles frappent démesurément.

Alors les sagesse humaniste et sceptique, d'Érasme (son *Éloge de la folie*) à Montaigne, ainsi que la littérature baroque,

¹ Éd. Plon, 1961.

et même la pensée chrétienne, à la fin de la Renaissance, toute la culture s'arrachera au vertige dangereux des images, pour laisser place à des jeux de l'esprit, subtils, ironiques. De Bosch à Érasme. La grande folie angoissante du monde, le cauchemar cosmique se délie en douce ironie de l'esprit. Et il faudra attendre Nietzsche ou Artaud pour que revienne, un jour, dans notre culture, l'expression fascinée de ces déchirements. Mais, pour le moment, ce sont les jeux de miroir, les subtilités dialectiques. Je cite quelques-uns de ces renversements philosophiques, de ces paradoxes de la littérature sceptique : on dira que c'est la raison qui est folle, par ses prétentions de vérité, son arrogance dogmatique ; la folie est raisonnable, comme elle fait accueil aux contradictions du monde. Et « raison garder », c'est toujours garder la folie au logis, parce que, laissée seule, à la verticale de ses pouvoirs, la raison devient démente ; et puis l'existence devient raide, ennuyeuse, morne, si la folie n'y met pas cette vitalité, ces fantaisies, cette volatilité légère, cette fraîcheur. Et soit encore le théâtre ou la poésie baroques : partout, la vérité des sentiments se dévoile par l'illusion des stratagèmes, et c'est la superposition indéfinie des masques qui permet à chacun de trouver son visage. La folie, jeu de dupes : l'illusion sert à établir la vérité et c'est la vérité qui est un masque. Et, pour finir, eh bien, des auteurs chrétiens vont broder le thème paulinien de la folie de la croix. Folie de la croix, et folie même de Dieu, ou plutôt : la Raison divine est à ce point un vertige de science sublime et transcendant qu'elle paraît démente, au regard court et myope de la raison humaine, trop humaine. Partout donc, pour cette conscience critique, la folie donne à la raison du *jeu*, elle l'empêche de s'enfermer dans la démence autistique de ses démonstrations, et la raison fait accueil à la folie, pour l'inquiétude vivace qu'elle lui provoque. Folie du passage : dialectique, masques, ironie. Les fous de la Renaissance, ce sont des êtres du passage, parfois des passeurs de cauchemar, messagers du chaos, ou des errances légères de la pensée, ses marges virevoltantes. La folie donc comme passage, variation, porosité des frontières, glissement indéfini : sagesse des fous, démence des rationneurs, écoulement du réel, multiplication des masques.

L'âge classique dénoue d'un coup toutes ces ambiguïtés troubles. Enfermement. Là aussi, les images sont fameuses. On enferme les fous, on crée l'Hôpital général en France : Bicêtre pour les hommes, La Salpêtrière pour les femmes.

Toute l'Europe, raconte Foucault dans son livre, se recouvre bientôt de bâtisses bien fermées, protégées de murailles. Les

fous enfermés, et pas seulement, surtout pas seulement les fous : mendiants, vagabonds, de pauvres hères oisifs. C'est tout le monde de la misère qu'on proscriit, qu'on enferme derrière les murs. Et l'insensé, lui qui traînait son délire avec ses hardes, cette errance est devenue insupportable. On ne le confie plus à l'incertitude des fleuves, mais à la solidité des murs. À quel titre on l'enferme ? Ce qui est devenu intolérable, c'est l'oisiveté improductive. L'errance n'est plus mystique : elle est inutile et stérile.

L'âge classique, notre âge de raison, notre grandeur, notre fierté, c'est l'âge de la démystification : démystification des pauvres, des fous, démystification des misérables. Ils n'inspirent plus aucune crainte sacrée, aucune terreur mystique. Leur errance n'est plus reçue comme le symbole vivant, tremblant, de notre condition d'exilés éternels. On n'entend plus, dans leur délire, l'annonce inquiétante d'arrière-mondes déchirés, on ne devine plus derrière la face grêlée du mendiant un peu du visage du Christ. Âge de raison. Folie, misère, ce ne sont plus de grandes affaires mystiques. Ce sont des problèmes sociaux. On n'a pas besoin de rituels alors, mais de mesures administratives. La folie se désacralise, elle est un problème public. Pas immédiatement pourtant un problème de santé publique : plutôt d'ordre public, un problème de police. La folie, ça s'enferme. ■